

LE CHAR A BŒUFS

Journal édité par « Les Amis de Saint Nom la Bretèche »
(Association d'histoire locale du Pays de Gallie)

N°5 – Mai 2004

ÉDITORIAL

Difficile de « sortir » d'une préparation d'exposition puis de l'exposition elle-même : sa préparation fut pour nous une période enthousiasmante, croyez le bien. Vous êtes sceptiques ? Alors, rejoignez nous en tant que membres actifs. Souvent, nos conjoints eux-mêmes se sont laissés prendre au « jeu ».

Difficile aussi de choisir un nouveau sujet d'étude :

- S'intéresser à la période postérieure, par exemple de 1920 à 1950 : certes, cela nous permettrait d'avoir des témoignages « tout chaud » puisque beaucoup d'entre nous ont vécu une partie de cette période à Saint-Nom. Mais elle présente aussi l'inconvénient de ne pouvoir être abordée avec suffisamment de recul.
- Remonter le temps et donc nous pencher sur la période antérieure : 1800-1900.

Les témoignages sont, cette fois, à rechercher dans nos (vos) malles..., les archives municipales, départementales et nationales. Les illustrations en sont beaucoup plus rares, à imaginer, à reconstituer.

Cependant, tout en emmagasinant pour le futur les témoignages récents, c'est vers cette voie que nous nous orientons.

Passée la période de relâche après le coup de collier de « l'expo », nous reprenons avec enthousiasme, nos recherches sur la « grande » et la « petite » Histoire, les faits divers intéressants ou même amusants qui rendent vivants les temps passés.

Ce numéro du « Char à bœufs » vous en relate quelques-uns.

Une remarque à ce sujet : tous les ans, des « actifs » se retrouvent à la retraite, désorientés, inoccupés : venez donc nous rejoindre !

Nous avons aussi besoin du regard de plus jeunes, étudiants en lettres, en histoire etc., lorsque leurs études leur laissent un peu de répit...

Nous utilisons les moyens informatiques, mais aussi toutes les compétences : manuelles, bon sens et bonne volonté, dans une ambiance amicale.

Vous pouvez, encore, nous rejoindre en tant que membres sympathisants : un bulletin d'adhésion à découper au bas de ces feuilles vous facilitera cette démarche.

À bientôt , donc !

Jean Morival

**Nous serons présents lors de la Fête du village, les 18, 19 et 20 juin prochains
et présenterons une partie de l'exposition « Un village rural à l'aube du XX^e siècle »**

ORIGINE DU NOM DES RUES DE NOTRE COMMUNE (suite)

Rue du maréchal ferrant : le maréchal était un homme important pour la vie du village. À Saint-Nom-la-Bretèche, il y en eu jusqu'à quatre au XIX^e siècle. On peut encore voir à La Tuilerie-Bignon un « travail » servant à ferrer les bœufs.

Chemin du meunier – Rue du moulin à vent – Rue du moulin des deux croix : Terroir céréalière, Saint-Nom-la-Bretèche avait, peut-être, un meunier dans un moulin à vent. Une seule fois nous avons trouvé ces termes dans un écrit de 1786 (le moulin à vent étant celui des 2 croix). Sur aucune carte (depuis 1645) ne figure le moindre moulin à vent, alors que le ru de Gallie fait fonctionner de nombreux moulins à eau.

Rue Michel Pérot : Premier maire « nommé » par la Constituante, en mars 1791, il est remplacé, en novembre 1791, par Augustin Poullalié. Il sera à nouveau « élu » maire de 1793 à 1795.

Boulevard des plants : appelé, jusqu'au début du XVIII^e siècle « allée des seigneurs ». Lorsque sur la fin de son règne, Louis XIV décida de faire planter des châtaigniers dans la pointe du bois de Saint-Nom, l'allée bordée d'arbres (boulevard) qui menait du château à ces plants devint le boulevard des plants. Les arbres du boulevard ont disparu au profit des maisons mais le nom de boulevard est resté.

Chemin du pré de Launay : en fait en 1700, « le pré de l'aulnaie », et en 1786, « les prés de leauné où il y a une mare d'eau ».

Chemin de la procession : chemin récent, à peine tracé en 1900, qui a repris une partie du tracé du « grand chemin de Paris en Normandie » (D 307) avant les modifications de 1745. Probablement utilisé lors des processions des « Rogations » qui faisaient le tour du village (de Saint-Nom) à la fin avril et à l'Ascension jusqu'à la guerre de 1939.

Chemin de la puette : l'origine du mot « puette » nous est inconnue. Ce chemin, à Valmartin, qui menait en 1700 au « vieil étang » conduisait, à la fin du XIX^e siècle, à l'étang de la puette où se trouvait le lavoir servant aux habitantes de Valmartin.

Allée de Saint-Fiacre : Après la naissance de Louis XIV, due, paraît-il, à une intervention de saint Fiacre, des confréries de Saint Fiacre se créèrent dans toute la France. Elles restauraient des chapelles abandonnées pour y faire leur pèlerinage annuel (qui se transformèrent, au fil des temps, en fête populaire : par exemple la fête des Loges à Saint-Germain-en-Laye). À Saint-Nom-la-Bretèche, les confrères, associés à ceux de Villepreux et de Chavenay, restaurèrent l'ancienne église de Montilly qui devint la chapelle Saint Fiacre. Elle sera vendue en 1793 et servira de carrière de pierre.

Chemin du trou à sable : chemin menant à la carrière où les maçons de Saint-Nom-la-Bretèche venaient s'approvisionner en sable. Elle fut comblée dans les années 1950.

Rue du vieux puits : voie récente aboutissant à un des nombreux puits où les habitantes de La Bretèche allaient puiser l'eau avant l'arrivée de l'eau courante (à partir de 1932).

Chemin du vivier : En 1243, les moines de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris passent un accord avec les moines des Vaux de Cernay, propriétaires de la ferme de Saint-Nom, pour l'entretien et l'utilisation par ces derniers du vivier qu'ils possèdent au terroir de Saint-Nom.

Michel Escande, septembre et décembre 2003

EN FLÂNANT DANS LES ARCHIVES

Jumeau du mardi, jumeau du mercredi

En 1926 vivait à La Bretèche une famille originaire de Crespières pour le père, et de Beynes pour la mère. Le chef de ménage, Maurice G., est menuisier chez Bude et Hatton à La Bretèche. Ils ont trois enfants nés à Maule : Simone âgée de 6 ans, Henri et Jean âgés tous deux de 5 ans et jumeaux.

Heureusement pour ces deux garçons, le droit d'aînesse n'est plus, à cette époque, ce qu'il était. En effet, comme le mentionne le Grand Dictionnaire Universel du XIX^{ème} siècle, édité de 1863 à 1876 par Pierre Larousse, l'aîné des jumeaux n'a pas toujours été celui que l'on croyait : « *Cette simultanéité de naissance a plus d'une fois donné lieu à des débats judiciaires, dans le but d'arriver à la fixation légale de la qualité d'aîné. L'ancienne jurisprudence tranchait la question de primogéniture au profit de celui des deux jumeaux qui était venu au monde le second, s'appuyant sur ce que, conçu et formé le premier, il avait dû occuper le fond de la cavité utérine. Le code actuel considère, au contraire, comme l'aîné celui qui voit la lumière le premier.* »

Regardons de plus près le fil des événements. On constate qu'Henri voit le jour le mardi 11 juillet 1921, tandis que son frère Jean attend le mercredi 12 pour venir au monde, laissant ainsi un peu de répit à sa pauvre mère...

Mais imaginons une telle situation au temps de « l'ancienne jurisprudence ». Quelle déconvenue pour ce pauvre cadet, qui, bien que né la veille de son aîné, aurait été ainsi privé des avantages de son rang ! Bien sûr, le changement de jour, fixé à minuit, n'est que convention, mais avec quelles conséquences. D'autant plus que des naissances multiples pouvaient, d'après le Quid, survenir avec jusqu'à 46 heures de décalage.

Mobilité professionnelle... et familiale

Depuis le XIX^{ème} siècle, notre village accueille une nombreuse population d'immigrés à la recherche d'une vie meilleure. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les journaliers et ouvriers agricoles viennent principalement de Bretagne, du Nord-Pas-de-Calais et de la Beauce. Mais l'après guerre voit arriver une importante immigration étrangère, particulièrement de Pologne et d'Italie, pour travailler quelques temps à la ferme de la Tuilerie Bignon. C'est une de ces familles polonaises qui retient ici notre attention par son parcours peu banal à travers l'Europe.

En 1926, Stanislas et Agafsa P. ont quatre filles, et les lieux de naissance de chacune nous permet de reconstituer l'itinéraire professionnel des parents, tous deux ouvriers agricoles.

Stanislas et Agafsa naissent en Pologne en 1884 et 1886. Déjà mobiles, ils ont une première fille, Suzanne, qui naît en France en 1915, à Saint-Quentin dans l'Aisne. Une deuxième fille, Cécile, voit le jour en 1919... au Danemark à Klenholm. Puis, l'année suivante, c'est Amalia qui vient au monde, et bien qu'encore au Danemark, dans un autre lieu, Lindersird. Souffrant peut-être du mal du pays, nos héros quittent le Danemark pour accueillir, en 1922 et en Pologne, la naissance d'une quatrième fille, Wanda.

Mais redoutant sans doute de s'engourdir, nos globe-trotteurs se retrouvent en 1926 à la Tuilerie Bignon, pour s'y faire recenser, au terme – provisoire – d'un périple d'au moins 5 à 6 000 km. Cinq ans plus tard, ils sont en effet déjà repartis pour de nouvelles aventures.

Voilà bien, 80 ans avant l'heure, des pionniers de l'Europe élargie !

(Sources : *Dénombrements de Saint-Nom-la-Bretèche, 1926 et 1931*)

Michel Bachmann

LE HAMEAU DE LA TUILERIE-BIGNON

Je vous parle d'un temps

Que les moins de vingt ans

Ne peuvent pas connaître.

La Tuilerie en ce temps-là...

Parmi les quatre hameaux qui forment tous ensemble la commune de Saint-Nom-la-Bretèche, celui de La Tuilerie est sans aucun doute le plus méconnu. Pourtant, ce hameau dont la fabrique de tuiles a existé jusqu'en 1650, ne manque ni de caractère ni d'originalité et porte encore dans l'esprit de ses lieux quelque chose de l'esprit d'un peuple de petites gens qui a aujourd'hui disparu. Notre curiosité, tournée vers le passé et ses vestiges, peut faire revivre les vieilles pierres et tous ces chemins qui aujourd'hui portent des noms où passé et présent s'entrelacent : Chemin du Golf, de la Source, de la Forêt ou du Maréchal Ferrant, rue Daniel Dreyfus et square du même nom, sans oublier la rue Henri Frayssineau, la côte Robinot et les Hauts de Grisy.

En ce qui concernent les vieilles pierres et le temps révolu, dirigeons-nous vers la porte de la forêt, à l'angle de la 307 (la route de Maule à Versailles) et du chemin de la Forêt.

Un bistrot à La Tuilerie

Sous un tumulus disgracieux où poussent des herbes folles, des pierres sont là ensevelies après la destruction relativement récente – était-ce pour clore définitivement le siècle dernier ? – de deux belles maisons de la fin du XVIII^{ème} siècle. Elles ont été purement et simplement rayées de la carte dans un projet d'aménagement de la 307. Pourtant l'une d'elle était le support de toute une mémoire collective : il s'agissait jadis d'un bistrot, le *Café de La Tuilerie*, le *Rendez-vous des chasseurs* : vins, liqueurs, épicerie, mercerie, restaurant à l'occasion, un vrai petit centre commercial en miniature qui correspondait parfaitement aux besoins de cette époque révolue.

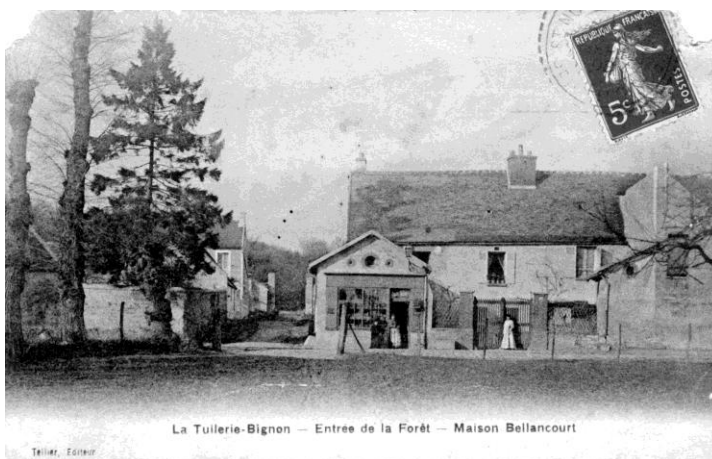
Ce « bistrot » nous aimerions ici le faire revivre pour tous ceux qui n'ont pas eu la chance de le connaître. Nous avons pu recueillir quelques témoignages auprès des « anciens » et certains habitants ont eu l'heureuse idée de conserver avec leurs photos de famille quelques cartes postales qui nous font rêver d'un autre monde, d'une autre vie...

Par un curieux découpage remontant à la fin de la Guerre de Cent Ans, le hameau de La Tuilerie est pour ainsi dire à cheval sur deux communes : D'un côté, Saint-Nom-la-Bretèche, son golf, sa petite place Daniel Dreyfus, de l'autre côté, Noisy-le-Roi, les numéros impairs de la rue du Maréchal Ferrant et ... notre bistrot ancestral que certains ont connu sous le nom de *Caves de La Tuilerie*.

Le dénombrement de Noisy-le-Roi, année 1861, nous parle à sa manière d'un certain Napoléon YVRE né en 1811 et marchand de vin à La Tuilerie. Tout porte à croire qu'il est le fondateur du bistrot. Puis vient en 1872 Charles BELLANCOURT (cité en tant que marchand de vin). En 1876 apparaît le nom des NOINVILLE : Émile Isidore, marié à Hortense LASSEIGNE. En 1901, c'est leur gendre, Henri Émile RIBOT, mari de Mathilde NOINVILLE, qui est recensé *M^d de vin*. Mais, dans le dénombrement de 1906, c'est de nouveau un BELLANCOURT, Georges Charles, qui figure cette fois comme cabaretier à La Tuilerie. Or justement, datant de cette époque, nous avons une carte postale nous montrant l'« Entrée de la Forêt – Maison Bellancourt ».

Cette maison, à l'orée de la forêt de Marly et sa voisine, figurent déjà sur le cadastre napoléonien comme la plupart des vieilles maisons du hameau.

C'est une demeure en bordure de la route de Versailles (la 307) : un long et grand toit pentu abrite un vaste grenier, le tout recouvert de petites tuiles plates, trois fenêtres à l'étage regardent le hameau ; une avancée avec œil de bœuf, une devanture en boiserie : c'est l'entrée du bistrot. À droite une petite cour intérieure avec murets et piliers encadrant un portail de bois assez vaste pour laisser passer chevaux et charrettes. La famille Bellancourt est là, bien entendu, contemplant de loin le photographe qui les immortalise avec leur demeure. Une vieille femme en noir



est assise devant la boutique, une plus jeune, dans l'embrasure de la porte, manifeste par son allure et son grand tablier blanc qu'elle est la maîtresse de ces lieux ; devant le portail une jeune fille en longue robe blanche nous rappelle que nous sommes dans les années 1900, en 1908 tout au plus et que nous avons le droit de rêver.

Les souvenirs des anciens se cristallisent autour du bistrot lorsqu'il devient le café Noinville dans les années 1910... Eugène, marchand de vin, épouse Ernestine Doizy, qui après la mort d'Émile, en devient l'unique tenancière jusque dans les années trente. Ernestine Noinville apparaît sur les cartes postales de l'époque avec ses enfants, ses neveux, ses nièces et sans doute ses clients. Pendant plus de vingt ans elle servit, à sa manière et derrière son comptoir, les habitants de La Tuilerie qui, selon l'âge, l'appelaient Ernestine ou tante Ernestine, voire même tante Titine car la Tuilerie n'était en ce temps là qu'une seule et grande famille.

Pour les habitants du village, le bistrot n'était pas seulement un lieu de réunion pour les hommes qui après le dur labeur allaient s'y désaltérer en commandant une *chopine* ou un *mistier* (demi-setier : ¼ de litre) de rhum, c'était là où les femmes achetaient le beurre, le fromage, le café, l'huile et les pâtes, le fil pour repriser, les aiguilles, le savon de Marseille et les bonbons. Ceux-ci étaient bien en vue sur le comptoir dans un vaste bocal en verre offerts à la convoitise des petits qui ne manquaient pas d'accompagner leur maman. Il y en avait de toutes les couleurs, pour tous les goûts et on les vendait à l'unité.

Marcel Félix se souvient du vieux père Daniel : « *Le dimanche, il avait l'habitude de s'asseoir devant chez lui sous son lilas. Mes oncles allaient le rejoindre et lui refilaient une petite pièce de 40 sous. Alors il prenait sa canne, mettait son chapeau et, un poing derrière le dos, montait au bistrot.*

– *Ernestine un cinquième ! commandait-il. Et c'était fini pour la semaine. »*

Pour les ouvriers et les saisonniers qui travaillaient à la ferme loin de leur famille, le bistrot était la seule attraction du hameau. Ils s'y réunissaient pour jouer à la belote, à la manille coincée, mais, l'alcool aidant, cela se terminait parfois par des bagarres, surtout pendant les moissons et plus précisément le jour de la paye. Pour les enfants, la bagarre des saisonniers était une récréation si prisée qu'ils se rendaient tout exprès au bistrot pour voir ça.

Claudine Lambert, la doyenne du hameau, née en 1914, raconte deux événements peu ordinaires auxquels le bistrot servit de cadre :



Dessin original du bistrot de La Tuilerie, de la famille Noinville et de la route de Versailles d'après une carte postale de 1920

« *J'avais peut-être quatre ans et je me revois au bistrot là-haut chez la tante Ernestine. On allait y chercher le café, le fromage toutes les semaines. Puis tout à coup, j'entendis des chants sur la route. Les gens qui étaient en train de boire au comptoir sortirent pour voir ce qui se passait. Et sur le pas de la porte on a vu le bataillon des élèves de l'école de Noisy arriver en chantant la Marseillaise, le drapeau en tête et le garde-champêtre qui tapait, qui tapait sur son tambour. C'était l'armistice. Dans les cinq minutes qui suivirent, les ouvriers quittèrent les champs et leur binette et tous sans exception rappliquèrent chez la tante Titine. Ce jour là, la tante Noinville et le père Noinville étaient tellement contents que la guerre soit finie, qu'ils ont offert une rasade à tout le monde. Ils ont été drôlement bien. J'avais quatre ans. Ça m'avait marquée. »*

« *Autre souvenir : j'avais huit ou neuf ans. Il était venu au hameau une troupe foraine théâtrale. Ils ont proposé à Madame Noinville de jouer leur pièce chez elle, au bistrot. Elle leur a d'abord dit que c'était impossible, mais ils ont fini par la convaincre. Alors ils ont installé plein de chaises dans la première salle où l'on prenait le café. Les acteurs, eux, s'habillaient dans la petite cuisine. Ils chantaient, ils dansaient. Toute La Tuilerie était là. On a passé une soirée formidable.*

Une pièce de théâtre à la Tuilerie, on n'avait jamais vu ça ! »

Reverrons-nous un jour une pièce de théâtre au hameau de La Tuilerie ?

(à suivre)

Monique Dufaÿs

Courrier :	Les Amis de Saint Nom la Bretèche Siège social : 2, allée de l'Abandonnette 78450 Chavenay
Site Internet :	http://perso.wanadoo.fr/asnb.histoire
Courriel :	asnb.histoire@wanadoo.fr
Permanences :	Lundi et Mercredi de 9h30 à 12h Maison des Associations 9, route de Saint-Germain 78860 Saint-Nom-la-Bretèche
Téléphone :	01 30 80 29 92 (Répondeur hors permanences)